

MARIE GUERMEUR

L'ENFER S'EST-IL ARRÊTÉ
À LAMPEDUSA ?

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-895-1

Dépôt légal : octobre 2024

Introduction

En 1945, Carlo Levi dévoilait son récit autobiographique, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, une œuvre poignante qui trace le parcours du jeune médecin turinois dans les années 1930, explorant les régions méridionales de l'Italie. Face au fléau dévastateur du paludisme, aussi connu sous le nom de malaria, la population est plongée dans une détresse abyssale. Avec une plume artistique et un pinceau narratif, Levi dépeint la réalité d'une contrée abandonnée à son triste destin, capturant les vies, les coutumes et les croyances de ses habitants. Ainsi, il offre à la littérature italienne des pages d'une beauté saisissante, où l'authenticité de son récit résonne comme un écho inoubliable.

Il est particulièrement frappé par les conditions dans lesquelles vivent les habitants de la ville de Matera, où se passe la plus grande partie de notre histoire presque cent ans plus tard. À l'image de Carlo Levi, je souhaitais écrire ces quelques pages, non pas à des fins politiques, mais simplement pour décrire des scènes de vie de la population immigrée, et ne pas oublier plusieurs visages que j'ai pu croiser au long de mes différents chemins. Libre à celui qui lit de se faire sa propre opinion.

Ce roman met avant tout l'accent sur les réalités des migrations vers l'Italie, et sur les raisons qui poussent à partir. Les histoires qui sont racontées au fil des pages sont de vraies épreuves qu'ont pu subir ces personnes, et qui représentent le quotidien que tant d'autres continuent à affronter. Si ces récits peuvent être aujourd'hui connus, c'est car ces personnes ont réussi à arriver jusqu'en Europe et croiser mon

chemin. Beaucoup n'ont pas eu la chance de terminer leur parcours et leur passé a déjà disparu au fond de la mer Méditerranée.

Je souhaitais aussi aborder entre ces quelques lignes, les difficultés humaines qui se présentent à une jeune femme qui travaille dans ce secteur, que ce soit son activité principale ou du volontariat, et le manque total de soutien ou d'accompagnement. Beaucoup de jeunes femmes n'en ont pas conscience avant de partir, ça n'était pas non plus mon cas à 21 ans.

J'espère que ce livre permettra également à mes proches de poser des images sur des moments de ma vie et de comprendre quelle énergie m'anime en partant du jour au lendemain vers des terres inconnues pour faire ce pour quoi je suis née.

La Basilicata est une terre aux mille traditions, où l'authenticité et la sincérité de sa population s'entremêlent comme des fils précieux. Ici, entre des trésors naturels et des vestiges historiques spectaculaires, une richesse inestimable se révèle : celle de ses habitants. Puissiez-vous être émerveillé par la magie de cette région, où chaque coin recèle des surprises captivantes, tissant une toile enchantée imprégnée de la passion et de l'âme de ses habitants.

Enfin, en écrivant ces quelques lignes, je pense à Rossella qui avait presque mon âge lorsqu'elle quitta ce monde brutalement dans un accident de voiture. Elle qui avait fait don de sa vie à l'intégration des personnes migrantes à Matera et Montescaglioso. Elle aussi avait compris qu'aux yeux des autres, nous sommes toujours l'étranger de quelqu'un. Malgré des jours à chercher en vain sa tombe dans le cimetière de Matera, que ce livre puisse être considéré comme des adieux.

Dans ce récit, les prénoms ont été modifiés pour garantir l'anonymat

PARTIE I

Ferrandina, Basilicata, juillet 2022

Un matin de juillet, alors que je me rendais au bureau de la coopérative chargée de l'intégration des réfugiés et migrants, comme à mon habitude, je sentais une atmosphère pesante. Les obsèques d'une de nos collègues, décédée brutalement dans un accident de voiture à 24 ans, y étaient peut-être pour quelque chose, mais pas seulement. Nous avions été missionnés avec une partie de mon équipe pour travailler à Ferrandina. Moi, je ne connaissais rien de cette ville et je ne savais pas non plus pourquoi on m'envoyait là-bas, ni quand je rentrerais. J'étais par ailleurs plutôt préoccupée de ne pas pouvoir me rendre aux obsèques de Rossella.

Quelques collègues en me croisant m'ont demandé ce que je faisais ce jour-là. Lorsque j'ai répondu que j'allais à Ferrandina, j'ai vu leurs visages se raidir, puis ils ont rétorqué : « bon courage. »

Nous étions tous prêts, nous, cinq collègues d'une même coopérative dans la province de Matera en Basilicata. Entre nous, aucune parole, nous attendions, accoudés aux barrières à l'extérieur du bureau, que notre patron nous donne l'ordre de partir. Plusieurs personnes se sont rassemblées devant le bureau, vêtues de noir et de blanc pour l'enterrement de la jeune médiatrice culturelle.

Alors que la procession partait vers l'Église San Francesco de Matera, nous nous sommes dirigés dans le sens opposé, vers la voiture de mon collègue Andrea. La voiture s'est engouffrée peu à peu entre les collines d'une des régions les plus authentiques d'Italie. Nous nous situions dans la voûte

plantaire de la botte italienne. Moi, qui n'ai jamais eu la chance de découvrir les paysages alentour de la Basilicata, j'ai surveillé avec attention chaque seconde le paysage depuis ma fenêtre. Les collines de cette région à nue laissent naître une roche à la clarté immaculée. En s'attardant un peu plus sur les détails, on aperçoit régulièrement des petites grottes cachées dans la pierre, bien souvent des églises rupestres où le temps semble s'être figé pour l'éternité. Cette sensation d'immortalité, on la retrouve dans le regard des habitants dont la blancheur de leur peau accentue les traits expressifs de leurs visages souvent dissimulés derrière des cheveux couleur corbeau. Le temps semble s'être arrêté dans cette région. Traversant des champs à perte de vue, je me suis aperçue que la sécheresse avait déjà brûlé toute la végétation, mon regard a pu se perdre dans ce grand horizon de plénitude. Matera n'était-elle peut-être qu'un champ de cailloux dans un désert aride ? La ville de Montescaglioso, sur la hauteur, surveille du coin de l'œil sa voisine Matera. Pendant de longues minutes, nous n'apercevions aucune trace de vie dans cet océan de vert pâle.

J'ai commencé à comprendre que cette journée ne serait pas comme les autres. Quarante-cinq minutes de voiture plus tard, nous arrivons à Ferrandina, ou du moins à la gare de Ferrandina, qui est située en bord de route et est complètement désaffectée. Ferrandina est une petite ville italienne de 8 700 habitants située en Basilicata. Nous étions en périphérie de cette ville, comme délaissés sur une aire d'autoroute.

Arrivés à ce qui devait être le « camp d'accueil extraordinaire pour migrants », je découvre en fait un hôtel qui semble abandonné. De hauts murs de pierres entourent cet hôtel, un grand portail vert annonce l'entrée d'un univers parallèle à celui où nous vivions.

Le grand hôtel Diamanti trois étoiles de Ferrandina a aujourd'hui bien triste allure. Après avoir fait faillite pendant le premier confinement lié à la crise du coronavirus, il s'est transformé en centre d'accueil pour les demandeurs d'asile en attente de transfert dans d'autres structures. Preuve de

son ancienne renommée, quelques plaques de Tripadvisor ornent la grande porte d'entrée de l'hôtel.

C'est en descendant de la voiture que j'ai commencé à prendre conscience de la situation en entendant les consignes de mes collègues : « À partir d'ici, on porte tous le masque, et on ne touche personne. »

La cour de l'hôtel est déjà pleine de personnes assises sur le sol ou sur des chaises en plastique cassées. On m'explique que la chaleur à l'intérieur de l'hôtel est insupportable, et que l'on respire seulement à l'extérieur. Difficile à imaginer, alors qu'en ce début juillet, la canicule est déjà bien présente en Basilicata et que le thermomètre monte au-delà des 40 °C.

Dans le hall, une trentaine de personnes se serrent les unes contre les autres sur les cinq canapés présents dans la pièce, les yeux figés à l'écran d'une télévision. Les commentaires du match de la coupe du monde Maroc-Portugal répandent une présence rassurante dans cette vaste pièce sombre. Mais dès les premiers pas, une odeur nauséabonde me saisit à la gorge et me noue l'estomac. En voyant l'état des personnes présentes dans la pièce, je comprends très vite d'où provient cette odeur. Celles-ci viennent tout juste d'être récupérées, au cours des douze heures précédentes au large de Lampedusa. Elles sont ici présentes, avec les mêmes vêtements qu'elles portaient durant la traversée. Certains ont dû faire leurs besoins sur eux-mêmes, d'autres ont encore l'odeur des reflux gastriques des uns imprégnés sur leurs T-shirts, et d'autres encore ont été en contact avec des cadavres restés sur les embarcations durant la traversée, tout cela exacerbé par les 46 °C régnant dans la pièce.

La dure réalité est de voir ces personnes entassées les unes sur les autres à même le sol, réduites simplement à des corps parfois blessés pour certains, les vêtements déchirés, les plaies et les yeux couverts de mouches. Difficile de dire que ces personnes sont encore en vie.

Et tout d'un coup retentit le cri d'un bébé. Il a seulement quelques mois, il tient à peine entre les bras de sa mère qui pourtant le serre de toutes ses forces. Plus d'une cinquantaine de personnes sont donc présentes dans cet hôtel,

mon collègue reçoit un appel : « Préparez-vous, on attend une nouvelle arrivée de vingt autres personnes ce soir. » Nous sommes seulement quatre opérateurs pour accueillir soixante-dix personnes.

Étage par étage, je découvre l'hôtel Diamanti, tout en restant sur mes gardes. À chaque porte que j'ouvre et chaque seuil que je franchis, j'ai peur de ce que je vais découvrir derrière. Pourtant le tableau est le même à chaque étage. Des personnes écrasées sur des lits, elles bougent à peine, parfois on entend des gémissements de douleur, des lamentations. Même les quatre bébés allongés sur un lit ne font pas un seul bruit. J'ouvre la dernière porte et je découvre trois hommes d'origine bangladaise, d'une trentaine d'années. Ils sont écroulés sur leurs lits, en me voyant ils me disent qu'ils ont beaucoup de fièvre et qu'ils n'arrivent plus à respirer. Ils ont besoin de soins immédiats de toute évidence. L'un des trois me dit que leur ami a du diabète et qu'il a besoin de médicaments. Face à leur souffrance, je ne sais pas quoi répondre. Je sais que nous n'avons aucun médicament à leur donner et le médecin de la Croix-Rouge n'est pas encore arrivé. Il est possible que ces personnes souffrent de tuberculose, le dernier comprimé de paracétamol que j'ai dans mon sac ne sera pas utile... Je le garde pour soigner la migraine qui commence à me taper l'avant du crâne.

C'est l'heure de la visite médicale. Nous rassemblons tous les habitants de l'hôtel dans le couloir qui nous mène au bureau de la direction. On pousse les affaires qui étaient présentes sur le bureau pour faire de la place. Quelques chaises en guise de table d'auscultation. Le médecin de la Croix-Rouge simplement muni de gants de cuisine roses semble bien désarmé devant la situation. « Ce n'est pas avec du paracétamol qu'on va soigner ces gens », s'exclame-t-il. Il ajoute : « la

situation est vraiment grave, les gens ont des pathologies qui doivent être traitées urgemment. » Il fait certainement référence à ces cinq femmes qui se présentent devant nous, elles ont toutes le même symptôme : elles ne parviennent plus à uriner depuis déjà plusieurs jours.

Chaque personne passe devant le médecin, et le premier interrogatoire commence. Je suis la seule personne à parler français et à pouvoir traduire en italien, et je me rends compte que cela est extrêmement utile à ce moment précis, car la majorité des personnes présentes provient de pays francophones. Chaque personne me raconte son parcours timidement, la voix souvent très effacée. De simples questions comme prénom, date de naissance, d'où venez-vous et d'où êtes-vous partis peuvent-être extrêmement difficiles pour certaines d'entre elles. Le simple mot « Libye » nous aide souvent à comprendre l'état de santé de la personne, son parcours et sa détresse psychologique. Les personnes devant moi sont souvent effrayées et épuisées. Le médecin contrôle rapidement le rythme cardiaque, et observe les boutons et plaies. Toutes les personnes qui passent devant nous sont toutes recouvertes de petits boutons blancs qui les démangent. Lorsque je demande des explications au médecin, il me répond simplement qu'il ne faut pas les toucher et qu'on va leur donner une crème pour que ça passe. Puis on appelle une jeune famille d'origine guinéenne, une maman et ses deux filles âgées de 2 et 4 ans. Les petites filles marchent toutes nues dans les couloirs de l'hôtel, dévoilant leur peau couverte de plaies devant le regard étonné des hommes les plus âgés présents dans l'hôtel. Depuis leur arrivée, elles ne disent pas un mot, je ne les ai jamais entendues parler et elles sont toujours cachées derrière leur mère. Quand mon collègue dans un français à l'accent très italien leur demande : « ça va ? », elles partent en courant se cacher. Leur mère, visiblement désespérée, me demande avec une douceur touchante si cela ne me dérangerait pas d'aller chercher ses enfants. À ce moment précis, je décide de tenter une approche délicate en échangeant quelques mots avec les filles, ponctués de quelques blagues subtiles. Un sourire éclaire le visage de la

plus grande, un éclat que je n'avais pas encore eu le privilège de voir depuis le début de mon séjour dans cet hôtel.

Elle me dit : « Moi, je m'appelle Rouguiatou. »

À peine le temps de terminer la consultation que les nouveaux arrivants sont déjà là. Combien d'heures se sont écoulées depuis la matinée ? Il devient de plus en plus difficile pour moi de traduire, car la fatigue se fait sentir et les mots se mélangent dans ma tête. Tout d'un coup, j'entends des rires et des chants dans le hall d'accueil.

— Nous sommes arrivées en Europe ! Nous sommes arrivées en Italie ! Nous voilà à Milan, on va être élégantes comme des Italiennes ! entonne à tue-tête un groupe de femmes.

La capitale italienne de la mode étant néanmoins encore à 937 kilomètres de Ferrandina, leur but semble n'avoir jamais été aussi proche pour ces femmes. Elles sont cinq, je leur donnerais 40 ans, mais elles n'en ont que 24. Ces femmes sont parties de la Côte d'Ivoire ensemble, et hier elles ont réussi à payer un passeur pour partir de la Tunisie.

La joie retombée, elles me demandent :

— Madame, mais en fait on est où là ? Si on sort, on est à côté de Milan là ?

Je leur explique, non sans mal, et à l'aide d'une carte sur mon téléphone qu'elles sont encore très loin de Milan et je vois leur incompréhension sur leur visage.

— Mais qu'est-ce qu'on fait là ? Il y a quoi ? On peut trouver du travail ici ?

Je commence pour la première fois à leur expliquer le fonctionnement du système d'accueil en Italie, où chaque nouvel arrivant est attribué à un centre d'accueil secondaire pouvant être situé sur n'importe quelle partie du territoire. La préfecture décide dans les plus brefs délais où ces personnes sont envoyées et pour une durée déterminée. (Il est plus probable qu'elles soient envoyées dans une petite ville peu peuplée et chacune séparée que toutes ensemble à Milan, mais cela je ne le leur précise pas.)